



Bulletin d'études de Philosophie druidique

Conseil de Direction : R. Lewarc'h-Yaouank, Maen-Nevez, Veroestrumnis

PARAIT 4 FOIS PAR AN

Versement minimum pour 4 numéros :
10 francs. — Le Journal compte sur
la générosité de ses amis.

Boîte Postale N° 120
SAINT-MALO (Bretagne)



Gwenn eo an erc'h
Gwennoc'h a vo an Anaon
Er Gwened

Veroestrumnis.

“ Nous n'avons pas besoin d'intermédiaire entre le
Dieu inconnaissable, les dieux nombreux et divers, et
nous ”.

Maen-Nevez.

NOTE

Les lecteurs et amis de « KAD » voudront bien excuser le retard apporté à la parution du présent numéro.

Nous adressons également un pressant appel à nos amis pour qu'ils nous aident matériellement à assurer l'existence de notre publication. Le dévouement désintéressé de quelques-uns ne saurait suffire, particulièrement dans les circonstances présentes.

Réveil légitime

I

LA SECONDE MANCHE.

Voilà près de deux mille ans qu'en notre pays a commencé l'âpre combat qui mit aux prises le druidisme et ses ennemis. La première manche fut gagnée par ces derniers en deux épisodes : à Rome d'abord, en Bretagne ensuite. Les collèges druidiques eurent au début contre eux, en Gaule, la machine pesante et inhumaine de la dictature romaine. Il eurent ensuite, en Armorique, outre le clergé chrétien armoricain, les pouvoirs civils au service des moines immigrés de Grande-Bretagne. Ce double triomphe pouvait raisonnablement faire songer à une disparition définitive et complète de notre philosophie ancestrale.

« KAD » prouve et continuera à prouver qu'il n'en est rien. Certes, nous nous défendons de toute présomption puérile. Mais c'est pourtant à « KAD » que se joue le dernier acte du combat millénaire, et cette fois nous sommes sûrs de le gagner. Que disons-nous, il est déjà gagné, puisque si faible encore soit-il, « KAD » existe.

Il convient cependant de connaître comment les collèges druidiques d'autrefois, et leur philosophie ont pu être détruits, et quels sont les responsables de leur anéantissement. Cette histoire même nous démontrera la légitimité de notre réveil et, en nous montrant à l'œuvre, nos inéluctables adversaires, nous définira les conditions essentielles de notre réorganisation.

LE FAISCEAU CONTRE LE TRISKEL.

La persécution romaine contre le druidisme gaulois ne commença pas aussitôt la conquête. Certes, César, vi-



■ ■ ■ ■ ■

sant surtout l'autorité politique des druides — légitime à une époque où l'état, même romain, restait intimement compénétré de théocratie, — avait porté contre eux les habituelles accusations de cruauté, usitées en pareil cas. Outre qu'il n'est pas prouvé de façon certaine que les druides aient eu recours à des sacrifices humains, il ne faudrait, à tout prendre si cela était, pas trop s'en étonner. La passion du Christ elle-même, a pu, non sans de très fortes présomptions, être elle-même considérée comme un meurtre rituel (1), et l'eucharistie chrétienne, comme le baptême sanglant du mithracisme, peuvent être à juste titre, considérés comme des rites de substitution d'anciens sacrifices humains effectifs. D'ailleurs, le peuple sanguinaire qui se récréait au combat de gladiateurs est assez mal venu d'accuser les autres d'inhumanité. La politique a ses exigences et la pieuse indignation de César nous rappelle quelque peu celle de Mussolini en 1934 envers les procédés judiciaires abyssins.

Toujours est-il qu'Auguste abolit, par *senatus consultum*, nous apprend Suetone, l'observance du culte druidique comme contraire aux croyances romaines. Tibère confirma ces prohibitions et supprima même, nous dit Pline, la corporation des druides. Il convient de faire une distinction primordiale entre la rigueur dont le pouvoir romain usa contre le druidisme et sa très grande libéralité à l'égard du polythéisme populaire. Nous croyons en discerner les raisons. Le polythéisme celtique, comme les autres religions populaires indo-européennes, recéléait derrière la Fable enseignée aux profanes, une philosophie infiniment profonde. De même qu'en Egypte ancienne, de même que dans les sanctuaires Eleusiniens, les initiés enseignaient aux mystes la vérité cachée sous la légende des Dieux, de même les collèges druidiques apprenaient à leurs élèves le sens profond que comportait l'histoire brillante et variée d'Esus et de Teutatès.

L'empire romain, ennemi de toute liberté individuelle, qui surveillait jalousement et traquait les associations les plus anodines, comme celles constituées par les ouvriers romains, pour s'assurer une sépulture convenable, ne pouvait laisser subsister en Gaule une corporation initiatique si puissante et si fermée, qu'il pouvait à juste titre considérer comme profondément réfractaire à la conquête.

Au contraire, l'accord était possible avec le culte populaire. Déjà la religion romaine, en renonçant à toute initiation et à toute philosophie occultes, était devenue une simple affaire rituelle, un corps sans âme, une routine. La ruine du druidisme, en décapitant la religion celtique, permettait un facile accord entre deux cultes vidés de toute substance, et si les mystères perséphonniens d'Eleusis purent subsister jusqu'au troisième siècle après Jésus-Christ, c'est que la profonde décadence grecque avait fait de leur enseignement passé, un simple formulaire, et de leur philosophie, un catéchisme.

Il est d'ailleurs à remarquer que le Christianisme

fut, d'abord, quoi qu'en dise l'Eglise Catholique, une société en grande partie initiatique, dont les degrés subsistent, atrocement défigurés, dans les sacrements. Et ce n'est qu'après avoir désorganisé l'ésotérisme chrétien, qu'après avoir ramené la théogonie chrétienne au plan matériel le plus bas, que l'empire s'assimila le christianisme pour en faire l'église romaine, corps souple et dévoué de riches fonctionnaires.

Le druidisme, sous les coups de l'état impérial, devait succomber peu à peu en Gaule d'abord, en Grande-Bretagne ensuite, où Claude dut soutenir une guerre de dix années pour le détruire. Tacite nous conte le sanglant crépuscule des « hommes du chêne » dans l'île de Mona, l'Anglesey d'aujourd'hui, investie par les légions de Paulinus.

Les corporations philosophiques celtiques devaient cependant trouver un suprême refuge en Armorique, partie la plus lointaine de la Gaule romaine.

Cinq siècles plus tard, un ennemi nouveau, plus impitoyable encore que le César, devait venir l'y réduire et le ruiner. Les moines fanatiques de la Bretagne chrétienne vont aborder au rivage armoricain, et derrière eux, comme toujours, l'épée, qui sera, cette fois, celle des chefs Bretons fanatisés.

II

LES INVASIONS BRETONNES.

Donc, au début du cinquième siècle après J.-C. l'état religieux du monde celtique peut, malgré l'obscurité qui entoure cette époque se laisser entrevoir. En Gaule romaine, les cités et la plupart des campagnes sont de gré ou de force, chrétiennes. Le druidisme subsiste cependant au cœur de l'impénétrable forêt qui recouvre presque toute la péninsule armoricaine. En Bretagne insulaire, le triomphe chrétien, — peut-être parce qu'il y a pris des formes bien particulières, et s'influence de bien étranges doctrines, est beaucoup plus complet. C'est l'heure où les envahisseurs saxons abordent aux rivages de l'île et progressent rapidement, refoulant les populations brittoniques vers l'ouest, contraignant même nombre d'entre-elles à traverser la mer et à venir s'installer dans l'Armorique toute proche. La papauté, d'ailleurs, s'était montrée on ne peut plus favorable aux envahisseurs germaniques. L'introduction du Christianisme en l'île bretonne avait déjà quelque peu contribué nous dit Hubert (2) à dénationaliser les Celtes qui s'y trouvaient. Mais, en 596, saint Grégoire envoya en Bretagne une mission augustinienne pour faire rentrer la trop indépendante église bretonne dans le giron romain. Cette mission marqua vis-à-vis des immigrants saxons une telle partialité que, soit dit en passant, la résistance celtique n'eut rien à espérer de la papauté. Ce ne sera d'ailleurs pas la première fois, et l'Irlande, plus tard, en saura quelque chose.

Déjà, la monstrueuse puissance du pape romain, puissance parasitaire qui devait enténébrer et ensanglanter le Moyen-Age, grandit à l'horizon. Construite

(1). Ch. Weigall, *Survivances païennes dans le Monde chrétien*, Payot, Paris.

sur la faveur impériale la plus dégradante, légitimée à coup de pièces qui comme la « donation de Constantin » seront, dès le quinzième siècle, reconnues comme d'abominables faux, la papauté romaine étend vers l'Occident une griffe rapace, qu'il faudra des siècles d'humanisme pour désarmer.

C'est donc une population beaucoup plus touchée par le Christianisme et qui, dans son désarroi, rentrait chaque jour un peu plus sous l'obédience romaine, qui vint aborder voici quinze cents ans en une Armorique plus qu'à demi-païenne et d'où la sagesse druidique n'avait pas disparu.

LA CROIX CONTRE LE TRISKEL.

La lutte dut s'engager rapide et vive entre les armoricains et les clans d'émigrés bretons fréquemment groupés en communautés semi-monastiques (3).

S'il ne nous reste aucun document historiquement précis de ce long combat, il nous est cependant permis, comme l'ont fait en deux sens bien différents La Borderie et Yves Le Febvre, de nous rendre compte des phases d'un combat qui opposa sur notre sol deux concepts si différents de la divinité et de la nature humaine.

C'est dans les fragments recueillis de la plus ancienne poésie populaire comme dans les « Vies » des innombrables saints bretons, que nous apparaîtra un reflet des âges qui virent la résistance et l'agonie de la pensée celtique.

Les guerriers d'outre-mer installés en Armorique, furent d'un précieux secours pour les évangélisateurs chrétiens venus de Galles et d'Irlande. Une fois de plus le pouvoir civil apportait son glaive au service du christianisme. Innombrables sont les naïfs récits qui nous mon-

trent saint Efflam, saint Paul-Aurélien, débarquant en Petite Bretagne, enchaînant un dragon monstrueux, précipitant cette bête hideuse dans les flots ou la reléguant en une île où on la laisse mourir de faim, et ceci avec le concours de courageux guerriers, chrétiens et bretons.

Or, dans le symbolisme chrétien primitif, le dragon représente *toujours* l'hérésie, c'est-à-dire en l'espèce, le druidisme armoricain. Si bien que, des puérides légendes transmises par les pieux scribes médiévaux, se dégage toute une histoire inconnue et tragique, lourde de violence et de sang, qui est celle de la seconde conquête romaine. Désormais, les derniers druides dispersés, en fin de compte, massacrés, réfugiés dans les îles ou dans les forêts, verront avec eux mourir leur doctrine. La nuit profonde du catholicisme médiéval s'étend sur les terres celtiques et seuls quelques fragments des colères dernières, des révoltes de la pensée druidique outragée par l'immense recul philosophique que devait être la conquête chrétienne, subsisteront çà et là dans les contes et les chansons populaires; ceci, jusqu'à ce que, quelques sages Gallois ayant mieux conservé le trésor ancestral, la décadence du christianisme permette de les exhumer, de les commenter et maintenant de les répandre.

SURVIVANCES DRUIDIQUES DANS LE MONDE CELTIQUE. VERS L'AVENIR.

Le druidisme, pour la seconde fois vaincu, pour la seconde fois dispersé par la force, ne devait cependant pas disparaître en tant que doctrine publique reposant sur un corps initiatique organisé, sans marquer d'une empreinte vigoureuse, dans l'âme du peuple, le système de croyances et de rites auquel il se trouvait obligé de



céder la place. Certes, cette doctrine, tombée aux mains des humble « pagani », des paysans, des païens à peine frottés du vernis chrétien, devait perdre de sa hauteur philosophique, devait se réduire à la forme et à l'esprit de récits légendaires où il n'est cependant pas bien difficile de retrouver quelques fragments de la pensée d'autrefois.

Certes, pendant des siècles, Bretons et Armoriciens n'affirmeront plus la loi primordiale qui veut que transmigrent les âmes jusqu'à la perfection. Mais, l'on croira aux esprits qui « reviennent » accomplir leur tâche, inachevée de leur vivant. Certes, la flottille des Celtes morts ne cingle plus vers l'île d'Avalon, mais l'on entendra le bateau de nuit, le « bag-noz » qui traverse le purgatoire. Il n'est plus d'autels dressés au sombre Ankavos, prince des morts, mais dans toute la Bretagne, la charette grinçante de l'Ankou cahote l'hiver par les chemins creux à la recherche des défunts, guidée par le dernier trépassé de la paroisse. C'est dans la fontaine où l'ovate voulait lire le futur, que les filles viennent jeter l'épingle qui annoncera leur mariage et seuls, la croix ou le saint qui la surmontent lui donnent un déguisement chrétien.

Rien donc, au fond, n'est tout à fait disparu, dans son symbolisme le plus terre-à-terre, de notre pensée ancestrale. Et cela seul suffirait à légitimer notre mouvement.

Mais il est plus. L'admirable indépendance et la fidélité de quelques Bretons du pays de Galles, nous ont conservé à travers les siècles, l'essentiel de la philosophie druidique. Certes, dans ces textes vénérables, l'on peut parfois distinguer la retouche d'une main trop respectueuse des affabulations chrétiennes. Il n'a d'ailleurs tenu récemment encore qu'aux efforts de quelques esprits, plus catholiques que profonds, de voir nos Triades recevoir définitivement cette fois, l'eau sainte du baptême... Quoi qu'il en soit, cette « Somme » de la philosophie druidique nous est à l'heure actuelle connue de façon trop suffisamment complète pour qu'elle risque désormais de se dénaturer ou de se perdre.

Et, parce que durant deux mille ans, le lien populaire avec cette antique et magnifique doctrine n'a jamais été complètement rompu, nous sommes bien sûrs que le travail de « KAD » qui, en dehors de tout conformisme chrétien, veut remettre en lumière la pensée druidique, ne sera pas perdu.

Maen-Nevez, Veroestrumnis,
Lewarc'h-Yaouank

(2) HUBERT, « Les Celtes », La Renaissance du Livre, Collection « L'Evolution de l'Humanité ».

(3) LE FEBVRE, « Deux études pélagiennes », S. N. d'E., 1918.



L. V. S. M. N.

Essais d'interprétations néo-druidiques

III

Les Triades 5, 6 et 7 achèvent non pas la définition d'une divinité dont les Druides se gardent bien de donner une image précise, mais montrent comment la philosophie celtique comprend l'œuvre divine, le but de cette œuvre et ses qualités.

La Triade V dit :

« Trois témoignages de ce que Dieu fait et fera :
« Pouvoir infini, Sagesse infinie, Amour infini, car il ne
« manque rien à ces attributs pour accomplir toutes
« choses. »

La sagesse celtique ne définit donc Dieu, moteur du Cosmos, que par ses trois qualités *actives*, après avoir, comme on l'a vu dans la triade précédente, enlevé tout aspect anthropomorphique à son concept de la divinité, en indiquant ses trois qualités *passives*. L'action divine sur le Cosmos est donc : Puissance, Sagesse et Amour. « Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, dans la création de toutes choses, enseigne la triade VI : Amoindrir le Mal, Renforcer le Bien; Mettre en lumière toutes différences, en telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être ou, au contraire, ce qui ne doit pas être. »

Le Druidisme se représente donc le but de l'évolution comme triple. La diminution, voire la suppression du mal, doit, pour lui, être complétée par une augmentation positive du bien. Un état d'indifférence statique ne peut

donc lui sembler qu'une étape et non un but en soi. Notons en passant, les dissemblances de cette pensée avec certaines conceptions bouddhiques de sens profondément statique telles que l'état d'indifférence, considéré comme état parfait.

La Triade VI définit ensuite une autre fin de l'évolution du Cosmos : « Mettre en lumière toutes différences », c'est-à-dire éclairer la valeur spécifique de toutes choses afin d'en dégager une loi, distinguer ce qui est permis de ce qui est interdit.

Il est remarquable que le Druidisme, en faisant de la morale humaine une fin de la création, montre par cela même que cette morale ne peut être que le résultat des expériences de l'humanité, et non, comme le veulent les religions basées sur la Révélation, un système antérieur à l'effort humain et extérieur à lui. Notons combien une semblable conception s'accorde avec les données de la science psychologique la plus actuelle.

La Triade VII expose succinctement les qualités nécessaires de la création : « Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accomplir, le plus utile, le plus nécessaire, le plus beau en toutes choses ». Remarquons encore combien le Druidisme se montre compatible avec la pensée moderne. Alors que les religions chrétiennes mettent la perfection *au début* de l'humanité, en de mythiques paradis perdus, la pensée celtique considère cette plénitude et cette perfection comme l'aboutissement dans le futur, de l'effort humain. Elle se montre là aussi en harmonie parfaite avec la Loi de l'Evolution, cette grande conquête de l'esprit moderne, qui montre dans toutes les sphères de la Vie, malgré d'inévitables reculs, malgré des expériences tâtonnantes, le perfectionnement ininterrompu des êtres. Et, s'il est un but à l'activité brutale, chaotique parfois, du Cosmos, un but fait de paix et d'harmonie, ce monde idéal n'est point enseveli sous les brumes d'un passé légendaire, n'est point perdu pour l'humanité par la suite d'une faute incompréhensible. Ce monde est devant l'Homme, et c'est à l'Homme de le construire.

Maen-Nevez.

Polythéisme et druidisme

Comme tous les anciens peuples vivant en rapport immédiat avec la nature, le peuple celte fut, à un très haut degré, réceptif des effluves magnétiques émanées des forces mystérieuses qui l'animent. De là, l'orientation naturelle de ses croyances vers le polythéisme.

Si singulier que cela puisse paraître au premier abord, ces concepts trouvent cependant leur explication, pour peu que l'on examine la chose d'assez près.

Le monde créé n'étant, dans son aspect physique actuel, que la résultante de la cristallisation, à des degrés très divers, des éléments primordiaux, tous également issus du même groupement moléculaire éthérique, il est en effet très plausible que chacune des matières constituées, et pareillement pénétrées de l'« Aura » divin, créa-

teur, ait gardé en elle, à l'état d'âme-groupe, la portion divine, base de sa constitution; qu'un peuple, vivant perpétuellement au milieu des forêts, ait « senti » cet âme-groupe et ait voulu l'exprimer par une déification, il ne saurait, à mon sens, n'y avoir là qu'une expression primaire d'une pensée singulièrement proche de la vérité.

Les Druides, plus instruits des choses du Cosmos, ne combattirent d'ailleurs jamais ce polythéisme populaire. Comprenant l'utilité de cultes plaisants au peuple et compris par lui, ils lui laissèrent ses dieux des forêts, des sources, des lacs, de la mer, etc..., se contentant de les représenter sous forme de dieux secondaires, et se réservant de concilier adroitement ce polythéisme avec leurs conceptions monothéistes, en créant le culte du dieu suprême, Teutates, cause et base de toute matière spirituelle et physique. D'autre part, le druidisme savant, offrait à toutes les intelligences capables de la recevoir une initiation ésotérique vraiment profonde, distribuée intelligemment dans ses collèges fermés, ce qui lui permit de mieux préserver ses enseignements des intrusions malsaines, que ne le fait aujourd'hui l'Eglise romaine, qui laisse fort dangereusement pour elle, se multiplier les cultes aux Saints, dont la béatitude complète sur la terre ne fut d'ailleurs atteinte que par un nombre relativement restreint d'entre-eux, le reste ne devant leur canonisation. c'est-à-dire leur élèvement dans le cortège des élus demi-dieux, qu'à une ferveur spéciale et souvent malades en des croyances désuètes et absolument fausses.

Ces cultes propagés officiellement par l'Eglise catholique, masquent une sorte de polythéisme qui, malheureusement pour elle, ne repose aucunement, comme ceux du paganisme celtique, sur des faits réellement plausibles.

La seule forme de polythéisme savante et acceptable du Christianisme, est celle, d'ailleurs admise par le protestantisme, religion plus sensée que le catholicisme, de la croyance aux anges, esprits plus parfaits que l'homme et moins parfaits que Dieu, qui ne sont d'ailleurs autre chose que les premiers esprits particularisés sur notre système solaire, mais inadaptés à sa forme présente de solidification, étant dotés des seuls corps éthérique et astral, constitution qui les fait échapper à notre organisme visuel.

Les chrétiens sont donc bien mal venus de déclarer grossier le culte naturiste de nos pères, qui, s'il pouvait passer pour simpliste, n'en dénonçait pas moins les preuves d'une réelle sagesse.

Si le paysan celte ne comprenait pas par exemple, les causes de l'orage, il n'en voyait pas moins là, la manifestation de forces inconnues et supérieures à lui, qu'on a peut-être trop appris aujourd'hui à dédaigner, car tout dans la nature est supérieur à l'homme, et celui-ci ne peut rien contre elle et doit se plier à tous ses caprices, toutes ses exigences. Elle est comme l'image de la puissance de Dieu dont elle est toute pétrie et demeure, selon moi, plus digne d'intérêt que les pamoisons hystériques d'une sainte Thérèse d'Avila.

Veroestrumnis.



Kimingadez nevet

Ouz ar vezvenn e stagin an telennou
An telennou aour glan o mouez hesonus
Ha skeud bras Esus teuzet en dervennou
'Drido a levenez ouz o galv hoalus

War Venez ar C'Hornog, me 'yelo ivez
Da ginning d'an doueed 'n uhel-varr nevet
Ha spia en avel o sourral er gwez
Diouganou iskis ar Varzed tremenet

Desket mat neuze va c'hentel ganin-me
Daved an dud kaez e teuin awenet
Ha d'ezo e loaskin eur ganenn neve
Hini ar Goanag, m'o deus ankounac'haet.

Mission sacrée

(TRADUCTION)

Au bouleau j'accrochai les harpes
Les harpés d'or pur à la voix harmonieuse
Et la grande ombre d'Esus fondue dans les [chênes
Tressaillera de joie à leur séduisant appel

Sur la Montage d'Occident, j'irai aussi
Offrir aux dieux le gui sacré
Et épier dans le vent bruissant dans les arbres
Les prophéties étranges des bardes trépassés

Ma leçon alors bien apprise
Vers les pauvres hommes je viendrai, inspiré
Et je leur chanterai une chanson nouvelle,
Celle de l'Espérance, qu'ils ont oublié.

Veroestrumnis.

Etudes néo-druidiques

Dieux et Démon

Il est impossible d'étudier fructueusement les triades bardiques si l'on ne sait se représenter le milieu métaphysique dans lequel elles sont apparues. Certains mêmes des personnages surnaturels auxquels elles font allusion risqueraient de rendre leur sens assez obscur si, au moyen de la mythologie comparée, il ne nous était possible d'en donner une définition plausible.

Evidemment, dans une étude semblable, il convient

dès l'abord d'être absolument détaché de tout conformisme religieux, et particulièrement catholique. Disons tout net que l'in vraisemblable désir de concilier druidisme et catholicisme a amené un membre du Gorsedd, Breton des meilleurs, à ne publier, voici quelques années, nos vénérables triades que *singulièrement expurgées*, et mises tout-à-fait au goût du Pontificat romain. Nous y reviendrons si l'on croit bon de nous y obliger.

A «Kad» au contraire, où nulle idée préconçue, aucun dogmatisme ne saurait entraver notre recherche de la vérité, il nous est absolument loisible, considérant le christianisme comme un simple fait d'histoire religieuse, non seulement d'étudier les triades bardiques dans leur intégrité totale, mais de le faire dans un esprit d'absolue objectivité

Ainsi, la triade 17 contient cette phrase : « Recueillir la force morale pour triompher de toute adversité et du Principe de destruction, et pour se dépouiller de *Drouk*.

Berthou traduit *Drouk* par « le mal », ce qui, philosophiquement, est plausible. Pictet, de même, énonce ainsi ce passage : « le développement de la force morale pour surmonter tout contraire et Cythraul, et se délivrer de Drwg (le mal). »

Quel est donc ce *Droug*, personnage (l'un des deux seuls cités dans les Triades), représenté comme l'incarnation du Mal ?

Il faut aller jusqu'à l'Asie lointaine pour comprendre sa genèse et son évolution.

L'Inde possède cette qualité unique d'être, dans le monde, le seul conservatoire des religions anciennes. C'est-à-dire que, si là comme ailleurs, les données religieuses primitives ont été transformées, elles n'ont pas disparu pour autant. Les systèmes nouveaux se sont ajoutés simplement au panthéon plus ancien, sans le faire disparaître, alors qu'en Occident, le christianisme abolit sous sa poussée les théogonies précédentes.

Ainsi l'Inde connaît deux séries de divinités. La première, les *Asûras*, comprend des dieux essentiellement statiques : *Dyans Pitar*, le père ciel, qui devait devenir le Jupiter occidental, *Pithivi*, la Terre, *Mitra*, dieu amical; *Varouna*, qui semble devoir être rapproché de l'Ouranos, Uranus gréco-romain. Cette mythologie s'est donc étendue fort loin, jusqu'à l'Europe, à une période anté-historique, comme en font foi les rapprochements ci-dessus.

Un second olympe vint se juxtaposer à ce premier système. Ce sont les *Dévas*, dieux agissants, visibles, beliqueux, qui ravissent aux *Asûras* le soma, boisson divine, et le feu *Agni*, ce qui rappelle curieusement tant le mythe grec de Prométhée que la biblique révolte des Anges. Parmi les *Dévas*, citons le blond *Indra*, bien proche du Thor germanique et de l'Appolon romain, *Vishnou*, dieu solaire, les *Açoas*, très proches parents des Dioscures helléniques.

Mais, alors que dans l'Inde les deux groupes de divinités s'ajoutent simplement l'un à l'autre, ils se transforment profondément, en pénétrant sur le plateau de l'Iran.

Chez les Perses, voisins de l'Inde, les *Asûras* seuls, et leur chef *Ormazd*, se maintiennent au rang divin. Par contre, les *Daévas* dont le prince est *Angra-Manyu*, ré-

trogradent, et deviennent le principe du mal et de l'in-subordination, à la suite de la révélation zoroastrienne. Ces *daêvas*, anciens dieux déchus, — (comme l'ange Lucifer dans la démonologie judéo-chrétienne), habitent au Nord, — l'endroit sans lumière de tous les symbolismes, — recherchent le froid et la nuit, les déserts et les cimetières. Or, ces *daêvas* iraniens sont également nommés *druks*, d'une racine *druj*, qui signifie mentir.

Nous voici bien près, linguistiquement comme métaphysiquement, du *drouk* celtique.

Mais, dans ce peut appeler la période ancienne du Druidisme, c'est-à-dire à l'époque pré-chrétienne, le vieux polythéisme indo-européen régnait, sans que, jusqu'à sa fin, ne surgisse en son sein de réformateur analogue au Zoroastre persan. Les divinités celtiques parentes des *Daêvas*, subsistaient comme dieux naturalistes à côté de la philosophie druidique, ainsi que l'indique nettement la triade qui nous a été transmise par Diogène de Laërte, et qui ne figure pas au livre des « *Bardes de l'île de Bretagne* » : « Honorer les Dieux, ne point commettre d'injustice et cultiver en soi les vertus viriles. » Le *Drouk* celtique ne devait donc pas apparaître à l'époque comme l'être du Mal par excellence, mais bien plutôt comme un élément nécessaire d'action, de contradiction fructueuse, en rapport étroit avec le dynamisme des *Dévas* indous.

De même, pour les Grecs, le *daimôn*, loin d'être un esprit pervers, représentait seulement le génie inhérent à chaque être.

Survint la conquête chrétienne. Se basant sur le Pentateuque judaïque, qui d'ailleurs, comme l'a démontré entre autres Autran, n'avait pas été sans subir, lors de l'exil, une profonde influence zoroastrienne, la religion dite du Christ apportait avec elle une grandiose et nouvelle cosmogonie. L'homme-Dieu que présentaient les chrétiens avait sauvé le monde, condamné par suite de la faute du premier homme, induit en tentation par Satan, l'esprit du mal.

Notons dès l'abord que le Satan en question, avant de devenir par excellence « le Mauvais » dut d'abord se contenter d'un autre rôle. Dans les textes bibliques, à l'épisode célèbre de Balaam, il n'apparaît alors que comme « délégué de Jaweh ». Ce n'est que bien plus tard, et, dans le christianisme, à la suite des tentatives dualistes de Marcion, qu'il est devenu le maudit.

L'influence des idées chrétiennes sur le Druidisme, influences inévitables, devait, si superficielle qu'elle soit, être réelle. Les penseurs de la période moyenne du bardisme, soit du haut moyen-âge à nos jours, abandonnèrent donc le polythéisme naturaliste si parfaitement sous-entendu par la Triade de Diogène Laërte; il fit place au monothéisme affirmé des Triades médiévales. De même le vieux *Drouk*, le négateur, le personnage anti-thétique des *Dévas* indous, subit, en Celtie; à quelques siècles de distance la même mésaventure qu'il lui était advenue en Iran sous la poussée des idées zoroastriennes. Il rétrograda également, et fut assimilé par le rédacteur

des triades de Llewelyn Sion, au Satan, également rétrogradé, des textes chrétiens. C'est sous cet aspect qu'il nous est parvenu.

— Que conclure ? L'admirable savant qu'est Oswald Wirth formule une hypothèse hardie, et qui n'est peut-être pas loin de la vérité. Pour lui, le récit de la chute d'Adam est explicable, si l'on veut bien concevoir que le péché originel n'est autre que l'accession de l'homme à l'intelligence, à la conscience, à la responsabilité, qui le distingue de l'animal. Cette accession de l'homme à l'esprit, œuvre de Satan le « *contradicteur* », n'offensa pas Dieu, pris en tant qu'entité cosmique, mais un Manitou, un dieu préposé aux espèces animales, à qui l'homme, de ce fait, échappait.

Cette conception, véritablement grandiose, éclaire d'un jour tout particulier le personnage de *Drouk*. Personnifiant l'opposition, la révolte fructueuse, l'initiative, il s'avère, une fois son déguisement chrétien arraché, comme une force, insupportable peut-être, mais nécessaire, comme un agent d'évolution cosmogonique indispensable et actif, bien proche en cela des *Dévas* indous, ses frères.

Et le but lointain de l'évolution planétaire n'apparaît-il pas comme la réconciliation finale des deux principes opposés, et également féconds, de la tradition et du progrès, de l'imagination et de la raison, de l'autorité et de la liberté ?

Maurice Magre montre à la fin d'une de ses œuvres, Lucifer aidant Jésus à porter sa croix, figuration de l'aboutissement des choses.

Ainsi *Drouk*, critique et désinvolte, né aux monts de Bactriane pour émigrer aux rivages d'Armor rejoindra-t-il Dieu et les dieux, comme, à Dibenn-hanv, se joignent les deux pantalpa contraires.

MAEN-NEVEZ.

Bibliographie. — Autran. — Mithra, Zoroastre et la pré-histoire aryenne du Christianisme. — Chantepie de la Saussaye. — Histoire des Religions. — Coulange. Histoire du Diable et Catéchisme pour adultes.



Livres, Revues, Journaux

Albert BERNET. *Joli-cœur de Pouyastruc*. (Edition des Initiations ouvrières, Paris, 11, Quai St-Michel.

M. Albert Bernet, architecte talentueux et important, dont la carrière est un admirable exemple de labeur, (n'a-t-il pas débuté sur le rude chemin de la vie par la voie difficile du travail manuel ?) a fait l'amitié d'adresser à «Kad» son ouvrage : « *Joli cœur de Pouyastruc* ».

Nul livre, pour un kadiste, ne saurait présenter plus d'intérêt. M. Bernet est en effet un animateur convaincu du Compagnonnage, grand maître des tailleurs de pierre, et, dans les pages denses et vivantes de son récit, le profane voit avec surprise d'abord, admiration ensuite, se préciser la constitution, la vie diverse et riche des associations compagnonniques.

Rites du Devoir de Liberté, de Maître Jacques, du Père Soubise, nous avons tous plus ou moins connu de leurs adeptes. Sans parler de la belle fraternité qui unit les compagnons, l'on sait que leurs difficiles « chefs d'œuvres », fruits d'une science et d'un travail immenses, leurs claires traditions de beau métier, en faisaient, en font encore dans le monde du travail, une véritable aristocratie. Et la seule légitime, celle de l'effort personnel.

Nombreux sont, à « Kad », les hommes de métier, des maîtres d'œuvre à tel de nos amis, dont la lignée travaille le cerisier des armoires rennaises depuis deux siècles. Tous ceux-là liront avec passion le magistral ouvrage de maître Bernet. Les autres le liront aussi, pour vivre un peu la vie de ces initiations ouvrières, si puissantes hier encore en Haute-Bretagne, et jeter un regard sur leur remarquable symbolisme.

Ils ne sauraient d'ailleurs oublier que M. Bernet, zélateur du souvenir de George Sand, qui « sentit » si curieusement le celtisme, exposa en 1928, aux Artistes français, une œuvre qui n'a pas son pendant dans les annales artistiques : la reconstitution de la Cité gauloise de Toulx-Ste-Croix (Creuse).

« Kad » remercie le maître Bernet et les compagnons de l'intérêt qu'ils lui manifestent. Qu'en retour, ils soient assurés de la vigilante sympathie de notre petit groupe d'étudiants en néo-druidisme.

Gabriel GOBRON. *Notre-Dames des Neige*. Editions Ambiorix, Rethel.

Nombre d'entre nous connaissent, et de longue date, Gabriel Gobron, qui est certes un des écrivains les plus courageux et les plus désintéressés de notre temps. Autour de son talent, affirmé pour nous dès l'*« Ermonec »*, et qui reçoit dans *« Notre-Dame des Neiges »* une confirmation éclatante, il faut bien avouer qu'il y a eu une véritable conspiration du silence, tant les médiocres arrivistes qui montent la garde à l'orée des chemins de la popularité peuvent avoir peur de la valeur véritable.

Pacifiste convaincu et ardent, écrivain à la fois d'une sensibilité infiniment délicate et d'une mordante truculence, Gabriel Gobron, de la « tribu des Gobron », a fortement subi l'emprise de son Ardenne natale. Nul kadiste n'ignore combien les légions romaines ont eu de peine à forcer ce réduit du celtisme gaulois qu'était « Ar douna », la profonde, et combien de souvenirs druidiques s'attachent, comme ailleurs, à Chartres par exemple, à ce coin de terre. Gobron semble avoir, dans ce livre, où comme il nous l'écrit, « il y a plus de celtisme que n'en découvriront les profanes », laissé parler ce qu'il y a d'authentiquement, de pathétiquement gaulois dans l'âme d'un

Français du Nord. En cela son livre est le plus beau camouflet qui puisse être à la légende officielle, académique et tout, de la France latine. Ne serait-ce que par le vif sentiment que l'auteur a du clan.

Je conseille à nos amis, dans cet ouvrage coloré et dense, de lire le chapitre : « La chambre à four » ou Gobron décrit, — (est-ce à décrire ?) — la naissance ardente du pain dans la boulangerie de son père. C'est une vérité mieux qu'une description, une prière. Et dans ces lignes, je ne peux pas m'empêcher de retrouver, à vingt siècles de distance, comme un écho du riche panthéisme de nos ancêtres, et de leurs cultes mineurs de corporations et de métiers.

Quelques pages aussi, documentées, sérieuses, sur les Triades et le druidisme. Rien d'étonnant à cela. Gabriel Gobron est l'instructeur en France du Cao-daïme ou bouddhisme rénové. Nous y reviendrons d'ailleurs. Mais que ce spiritualiste, ce pacifiste, ce bel écrivain qu'est Gobron s'assure bien que, à « Kad » peut-être mieux qu'ailleurs, un ouvrage comme *« Notre-Dame des Neiges »* ne saurait être indifférent, encore moins incompris.

Pierre GEYRAUD. — *Les Sociétés secrètes de Paris*. Emile-Paul frères, Paris.

Au hasard des bibliothèques de chemin de fer, j'ai acheté ce volume. Il s'y trouve des choses intéressantes, tenant plus du reportage parisien que de l'étude approfondie, sur la Rose-Croix, les Eudistes, le Vaudou, les Anthroposophes, voire les Davidées et la Franc-Maçonnerie. A noter particulièrement une relation importante, et bien documentée sur les « intégristes », ou catholiques anti-modernistes.

Je n'aurais cependant pas consacré une ligne à cet ouvrage si l'auteur n'avait voulu faire montre de son puissant savoir en consacrant un petit chapitre aux bardes. Il a trouvé à Montrouge, (sans blague), un « barde bleu » qui lui a dévoilé les mystères du et du nom sacré O. I. V. d'après l'explication du « chef actuel » du Gorsedd, qu'il croit être encore l'infortuné Yves Berthou.

Le barde de Montrouge a notamment déclaré à P. Geyraud que le breton était parlé au Paradis terrestre, fait indéniable, comme le sait tout Kadiste, depuis les élucubrations de la Tour-d'Auvergne voilà quelque cent ans. En fin de compte, il écrit : « Est-ce que, dans vos réunions nocturnes auprès des menhirs de Carnac... quelques-uns d'entre-vous ne profèrent pas des propos autonomistes résumés dans la formule du « Breiz Atao » ? »

Disons à M. Geyraud, assoiffé de mystère, que « Breiz Atao » signifie purement et simplement « Bretagne toujours ». Comme quoi, quand on ignore quelque chose, il vaut mieux se taire, que de croire rencontrer la lune à chaque bout de champ.

M. N.

Ne tardez pas d'adresser votre abonnement

LE GERANT : R. LEWARC'H

IMP. SPECIALE DE « KAD »